Rursus

3 (2008)
Varia

Jean Meyers

Le « rhinocéros » de Frère Félix Fabri

Autopsie d'un passage de l'Evagatorium (II, 7, fol. 39 B-40 A)

Avertissement
Le contenu de ce site relève de la législation française sur la propriété intellectuelle et est la propriété exclusive de l'éditeur.
Les œuvres figurant sur ce site peuvent être consultées et reproduites sur un support papier ou numérique sous réserve qu'elles soient strictement réservées à un usage soit personnel, soit scientifique ou pédagogique excluant toute exploitation commerciale. La reproduction devra obligatoirement mentionner l'éditeur, le nom de la revue, l'auteur et la référence du document.
Toute autre reproduction est interdite sauf accord préalable de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France.

revues.org

Revues.org est un portail de revues en sciences humaines et sociales développé par le Cléo, Centre pour l'édition électronique ouverte (CNRS, EHESS, UP, UAPV).

Référence électronique
Jean Meyers, « Le « rhinocéros » de Frère Félix Fabri », *Rursus* [En ligne], 3 | 2008, mis en ligne le 15 février 2008, consulté le 06 mai 2013. URL : http://rursus.revues.org/221 ; DOI : 10.4000/rursus.221

Éditeur : Université Nice-Sophia Antipolis
http://rursus.revues.org
http://www.revues.org

Document accessible en ligne sur :
http://rursus.revues.org/221
Document généré automatiquement le 06 mai 2013.
© Tous droits réservés

Jean Meyers

Le « rhinocéros » de Frère Félix Fabri

Autopsie d'un passage de l'Evagatorium (II, 7, fol. 39 B-40 A)

1 Aux XIVe et XVe siècles, le nombre des pèlerins de Terre sainte diminua sensiblement, mais les oeuvres qu'ils ont laissées sont d'une richesse sans précédent, spécialement celles de quelques personnages savants[1], qui prennent la route dans la seconde moitié du XVe siècle, au « crépuscule du Grand Voyage »[2]. L'un des plus étonnants est Frère Félix Fabri, « sans doute la figure la plus originale de cette génération de pèlerins-savants » d'après Aryeh Graboïs[3]. Dominicain du couvent d'Ulm, Félix Fabri (c. 1440-1502) est allé deux fois en Orient, la première fois en 1480, un voyage de 215 jours (du 14 avril au 16 novembre1480)[4], dont le pèlerin rentre avec le sentiment que sa visite des Lieux saints a été trop rapide et son périple vain et avec l'impression d'en savoir « moins sur tous les Lieux saints qu'avant de les avoir visités »[5], la seconde fois en 1483, lors d'un périple qui durera du 13 avril 1483 au 30 janvier 1484[6] et au cours duquel il ajoute à la visite de Jérusalem et de ses environs une expédition au mont Sinaï et un retour par l'Égypte.

2 De ces deux périples naîtront les quelques mille cinq cents pages de son monumental récit de voyage, l'*Evagatorium Fratris Felicis in Terrae sanctae, Arabiae et Egypti peregrinationem*[7]. Ce récit est issu en partie des notes prises tout au long du second voyage, pendant lequel le pèlerin n'a cessé d'écrire aussi bien en pleine mer, même pendant les tempêtes, qu'à dos d'âne en Terre sainte ou à dos de chameau dans le désert[8], mais l'essentiel a été composé après son retour pendant une longue rédaction, qui dure au moins de 1484 à 1494, peut-être même 1495[9].

3 C'est lors de la traversée du désert vers le mont Sinaï que Frère Félix croise un « rhinocéros ». Nous sommes le 20 septembre 1483, deux jours avant l'arrivée, le 22, au monastère Sainte-Catherine ; alors que les pèlerins viennent de pénétrer « au milieu de hautes montagnes par une belle et spacieuse vallée …couvert(e) de fleurs et de plantes », ils aperçoivent sur un pic rocheux un étrange animal. Voici l'épisode, tel qu'on peut le lire dans l'*Evagatorium* (II, 7, fol. 39 B-40 A), accompagné d'une nouvelle traduction, celle du Père Masson comportant en effet des erreurs surprenantes :

> Circa meridiem vidimus in montis cujusdam cacumine bestiam stare, quae contra nos deorsum respiciebat. Nos vero hanc videntes aestimavimus esse camelum et mirabamur, quomodo camelus in solitudine viveret et, verbum inter nos ortum est, an etiam cameli silvestres reperirentur ? Calinus autem ad nos accessit, bestiam illam rhinocerotem vel unicornu esse asseruit, demonstrans nobis unicum ejus cornu de fronte ejus procedens. Cum magna diligentia hanc nobilissimam bestiam respeximus et vehementer dolebamus, quod non proximior nobis fuit, ut magis determinate eam inspexissemus. Est enim bestia haec singularissima in multis conditionibus : in primis dicitur, quod sit bestia saevissima et unum cornu quatuor pedum habet in medio frontis ita acutum et validum, ut quidquid petierit aut ventilet, aut perforet *id*que ad saxa limat, et est mirifici splendoris et ossa de illo cornu cum gemmis pretiosissimis computantur et auro ac argento includuntur ; **(40 A)** tantae est fortitudinis, ut nulla venatorum arte aut virtute capiatur, sed, sicut asserunt, qui de naturis rerum scripserunt, virgo puella proponitur, quae occurenti sinum aperit, in quo ille omni ferocitate deposita caput ponit sicque soporatus velut inermis capiatur et interimatur jaculis venatorum. Si autem omnino vivus captus fuerit, teneri non potest impatiens, et si vi teneatur, illico prae tristitia moritur, quia animal indomabile est. Tam fortis est, ut Scriptura sacra Num. 23. Dei fortitudinem ei comparet ; et ita indomabilis, ut Job 39. dicatur : nunquam alligabitur ad arandum rhinocerontem loro tuo etc. Et David in libro psalmorum de unicornu loquitur in bona significatione et in mala. Est enim animal magnum, equino corpore, elephantinis pedibus, cauda suilla, buxei coloris, mugitu horridum, bellum habet cum elephante, quem vincit cornu petens in molliori parte corporis, et ut dictum est, virgines miro modo veneratur.
> Pompeio magno fuit unus unicornus Romam adductus pro spectaculo, ut dicit Albertus de animalibus. Longam ergo moram fecimus sub monte, in quo bestia stabat, et videbatur nobis, quod sicut ejus aspectus fuit nobis delectabilis, sic et aspectus noster sibi, fixa enim stabat bestia. Nec fugit nisi nobis recedentibus. (Hassler II, p. 411-412)

> « Vers midi, nous aperçûmes une bête qui se tenait sur le sommet d'une des montagnes, et regardait en bas, dans notre direction. En la voyant, nous crûmes que c'était un chameau et nous nous

demandions, étonnés, comment un chameau pouvait vivre dans le désert, ce qui souleva entre nous une discussion sur la question de savoir si l'on trouvait aussi des chameaux sauvages ? Mais le Calinus[10] vint vers nous et affirma que cette bête était un rhinocéros, ou unicorne, nous faisant remarquer la corne unique qui se dressait sur son front. Nous regardâmes cette très noble bête avec beaucoup d'attention et nous déplorions vivement qu'elle ne fût pas plus près de nous, pour pouvoir l'examiner plus en détail. Cette bête est en effet tout à fait singulière par de nombreux aspects. On dit tout d'abord que ce serait un animal extrêmement féroce, qui a au milieu du front une corne unique, de quatre pieds, si pointue et si solide qu'il projette ou perfore tout ce qu'il atteint. Il l'aiguise sur les rochers ; elle est d'une splendeur admirable, et l'on estime au prix des pierres les plus précieuses l'os de cette corne, que l'on enchâsse d'or et d'argent. **(40 A)**. Il a une si grande force que les plus habiles ou les plus intrépides des chasseurs ne peuvent le capturer, mais comme l'affirment ceux qui ont écrit sur l'histoire naturelle, on lui propose une jeune vierge, qui à son approche ouvre son giron[11] (ou dévoile son sein ?), sur lequel celui-ci, ayant abandonné toute sauvagerie, vient poser la tête[12], et c'est ainsi, assoupi, comme désarmé, qu'il est alors capturé et tué par les lances des chasseurs. Si par contre il a été capturé vivant, il ne supporte pas d'être retenu, et s'il arrive qu'on le retienne de force, il meurt aussitôt de tristesse, car c'est un animal indomptable. Le rhinocéros est si fort que l'Écriture sainte, en *Nombres* 23, le compare à la puissance de Dieu[13]. Il est indomptable au point qu'il est dit en *Job*, 39[14] : 'Jamais on n'attachera avec ta corde le rhinocéros pour labourer etc.'. David lui-même, dans le *Livre des Psaumes*, parle de l'unicorne en bons et en mauvais termes[15]. C'est un grand animal, à corps de cheval, aux pieds d'éléphant, à la queue de cochon, de la couleur du buis, au mugissement horrible. Il fait la guerre à l'éléphant, dont il triomphe en visant de sa corne l'endroit le plus tendre de son corps et, comme on l'a dit, il révère les vierges de façon étonnante.
Au temps de Pompée le Grand, un unicorne fut amené à Rome pour un spectacle, comme le dit Albert dans son *De animalibus*. Nous fîmes une longue halte au pied de la montagne sur laquelle se tenait la bête, et il nous semblait qu'elle prenait autant de plaisir à nous regarder que nous en prenions à la regarder elle, car elle se tenait immobile, et elle ne prit la fuite que quand nous nous éloignâmes. » (Trad. M. Tarayre-J. Meyers)

4 Ce texte apporte un éclairage particulièrement intéressant, me semble-t-il, sur la manière dont un pèlerin de la fin XVe siècle pouvait percevoir et observer la nature et chercher à transmettre ses expériences viatiques. On sent bien à travers cette page le regard émerveillé du pèlerin : le rhinocéros est perçu comme une merveille, et le texte le souligne. Les pèlerins sont en admiration (*mirabamur*) devant cette très noble bête (*nobillissimam bestiam*), qui n'en est pas moins effrayante (*bestia saevissima*, *mugitu horrido*), ils regrettent de ne pas être plus près, de manière à pouvoir l'observer plus en détail (*vehementer dolebamus quod non proximior nobis fuit ut magis determinate eam inspexissemus*), ils s'attardent longuement (*longam moram fecimus*) et sentent que le plaisir du spectacle est réciproque, car l'animal ne les quitte pas non plus des yeux (*sicut ejus aspectus fuit nobis delectabilis, sic et aspectus noster sibi, fixa enim stabat bestia*).

5 Comment transmettre au mieux au lecteur l'émotion ressentie lors de cette rencontre insolite ? En décrivant au plus près ce que l'on a vu ? Pas du tout ! Félix Fabri choisit le parti de décrire l'instant non d'après nature, mais d'après le miroir déformant de son érudition livresque, car l'animal qu'il décrit, il ne l'a évidemment pas rencontré dans les montagnes du Sinaï, où il n'y a jamais eu de rhinocéros, mais dans les manuscrits et les incunables de la bibliothèque de son monastère d'Ulm ! En effet, tous les éléments proprement descriptifs ne découlent pas d'une observation directe, au demeurant impossible puisque l'animal était trop éloigné, mais d'une mosaïque de sources diverses[16]. Le *dicitur*, qui ouvre la description (*Est enim bestia haec singularissima in multis conditionibus : in primis dicitur quod sit bestia saevissima…*)[17], le dit clairement : le pèlerin va rapporter non ce qu'il a vu, mais ce qu'il a lu dans les textes sur le rhinocéros. Quels sont donc ces textes ?

6 À l'origine des indications du Dominicain figurent deux passages de Pline :

Nat. VIII, 76 : In India et boues solidis ungulis, unicornes… Asperrimam autem feram monocerotem, reliquo corpore equo similem, capite ceruo, pedibus elephanto, cauda apro, mugitu graui, uno cornu nigro media fronte cubitorum duum eminente. Hanc feram uiuam negant capi.

« Dans l'Inde, on trouve encore des bœufs au sabot d'une seule pièce, à une seule corne…Mais la bête la plus sauvage de l'Inde est le monocéros ou unicorne ; il a le corps du cheval, la tête du cerf, les pieds de l'éléphant, la queue du sanglier ; un mugissement grave, une seule corne noire, haute

de deux coudées, qui se dresse au milieu du front. On dit qu'on ne le prend pas vivant. » (éd.-trad. A. Ernout, p. 49-50)

Nat. VIII, 71 : Iisdem ludis [Pompei Magni] et rhinoceros unius in nare cornus, qualis saepe, uisus. Alter hic genitus hostis elephanto, cornu ad saxa limato praeparat se pugnae, in dimicatione aluum maxime petens, quam scit esse molliorem. Longitudo ei par, crura multo breuiora, color buxeus.

« Dans les mêmes jeux [ceux de Pompée en 55], on vit aussi le rhinocéros à une corne sur le nez, comme on en a souvent montré[18]. C'est le second ennemi naturel de l'éléphant. Il aiguise sa corne contre des pierres pour se préparer au combat, et dans le duel, il ;vise surtout le ventre, où il sait que la peau est plus tendre. Il a la longueur de l'éléphant, les pattes beaucoup plus courtes, la couleur du buis. » (éd.-trad. A. Ernout, p. 49-50)

7 Ces passages de Pline semblent bien être en partie tributaires d'un témoignage de Ctésias, historien grec ayant vécu vers 400 avant J.-C., spécialiste de l'Orient (*Histoire de la Perse*, *Histoire de l'Inde*, *Périple*), auquel on doit la description primitive de l'unicorne, dont nous connaissons certains éléments grâce à Élien (170-c. 225), qui le cite dans son traité de zoologie (IV, 52) :

« J'ai appris qu'il naissait en Inde des onagres dont la taille n'est pas inférieure à celle des chevaux. Tout leur corps est blanc, sauf leur tête, qui se rapproche du pourpre, et leurs yeux, qui diffusent une couleur bleu foncé. Ils ont sur le front une corne qui atteint bien une coudée et demie de long : la base de la corne est blanche, la pointe rouge vif, et la partie médiane d'un noir profond. (…) d'après Ctésias, les ânes indiens qui possèdent une corne (…) sont plus rapides que les ânes, et même plus rapides que les chevaux et les cerfs (…). Voici jusqu'où va la force de ces animaux : rien ne peut résister à leurs coups et tout cède et, le cas échéant, est complètement broyé et mutilé. Il leur arrive même fréquemment de déchirer les flancs de chevaux, en se ruant sur eux, et de leur faire sortir les entrailles (…). Il est pratiquement impossible de capturer un adulte vivant, et on les abat avec des lances et des flèches (…). » (trad. A. Zucker, p. 106-107)[19]

8 La description de Pline réapparaît ensuite au IIIe siècle, avec quelques légères modifications, chez le compilateur de l'*Histoire naturelle* Solin (chap. 30 et 52):

30, 21 Ante ludos Cn. Pompeii rhinocerotem Romana spectacula nesciebant: cui bestiæ color buxeus, in naribus cornu unicum et repandum, quod subinde attritum cautibus in mucronem excitat eoque adversus elephantos proliatur, par ipsis longitudine, brevior cruribus, naturaliter alvum petens, quam solam intellegit ictibus suis perviam.
52, 39-40 Sed atrocissimus est monoceros, monstrum mugitu horrido, equino corpore, elephanti pedibus, cauda suilla, capite cervino. Cornu e media fronte eius protenditur splendore mirifico, ad magnitudinem pedum quattuor, ita acutum ut quicquid impetat, facile ictu ejus perforetur. Vivus non venit in hominum potestatem et interimi quidem potest, capi non potest (éd.Mommsen, 1847)

« Avant les jeux de Cn. Pompée, les Romains n'avaient jamais vu de rhinocéros à un spectacle : c'est une bête de la couleur du buis, qui a sur le nez une corne unique et recourbée qu'elle aiguise souvent sur les roches et brandit en guise d'arme ; avec elle, elle combat les éléphants: elle a la même longueur qu'eux, les pattes plus courtes et vise le ventre, qu'elle sait pouvoir seul transpercer de ses coups.
Mais l'animal le plus affreux est le monocéros, un monstre au mugissement horrible, au corps de cheval, aux pieds d'éléphant, à la queue de cochon et à la tête de cerf. Il a une longue corne au milieu du front d'une splendeur admirable, grande de quatre pieds et si pointue que d'un seul coup de celle-ci l'animal perfore tout ce qu'il attaque. Les hommes ne peuvent le capturer vivant ; certes, on peut le tuer, mais pas le prendre. » (Trad. J. Meyers)

9 Au début du VIIe siècle, elle resurgit enfin, avec un nouveau développement capital, dans la grande encyclopédie d'Isidore de Séville (c. 560-636), l'un des plus grands maîtres du Moyen Âge et une des sources privilégiées de Félix Fabri (*Or.* XII, 2, 12) :

Rhinoceron a Graecis uocatus - Latine interpretatur in nare cornu -, idem et monoceron, id est unicornus, eo quod unum cornu in media fronte habeat pedum quattuor ita acutum et ualidum ut, quidquid inpetierit, aut uentilet aut perforet. Nam et cum elephantis saepe certamen habet et in uentre uulneratum prosternit. Tantae autem esse fortitudinis ut nulla uenantium uirtute capiatur ; sed, sicut asserunt qui naturas animalium scripserunt, uirgo puella proponitur, quae uenienti sinum aperit, in quo ille omni ferocitate deposita caput ponit, sicque soporatus uelut inermis capitur.

« Rhinoceron est le nom donné à l'animal par les Grecs — sa traduction latine est 'corne sur le nez' —, ainsi que monoceron, c'est-à-dire « unicorne », pour sa corne unique de quatre pieds au milieu du front, si pointue et si solide qu'il projette ou transperce tout ce qu'il attaque. En effet, il

se bat souvent aussi avec les éléphants et les terrasse en les blessant au ventre. Il est si vaillant que les plus intrépides chasseurs ne peuvent le capturer; mais, comme l'assurent les auteurs d'Histoires naturelles des animaux, on lui présente une vierge qui dévoile son giron quand il arrive ; il y vient poser sa tête, abandonnant toute sauvagerie, et on le capture ainsi calmé, comme désarmé. » (éd. J. André, p. 96-97)[20]

10 Comme on le voit, apparaît ici un nouveau développement sur la manière de capturer l'animal, qu'Isidore emprunte peut-être, ainsi que l'a bien noté son éditeur (p. 97, n. 133), à Grégoire le Grand, *Moralia* 31, 29:

Rhinoceros iste, qui etiam monoceros in graecis exemplaribus nominatur, tantae esse fortitudinis dicitur, ut nulla uenantium uirtute capiatur, sed sicut hi asserunt qui describendis naturis animalium laboriosa inuestigatione sudauerunt, uirgo ei puella proponitur, quae ad se uenienti sinum aperit, in quo ille omni ferocitate postposita caput deponit sicque ab eis quibus capi quaeritur, repente uelut inermis inuenitur.

« Ce rhinocéros, qui est aussi appelé dans les versions grecques [« du livre de Job »] monocéros, a, dit-on, une si grande force que les plus intrépides chasseurs ne peuvent le capturer, mais comme l'affirment ceux qui se sont donné la peine par une recherche laborieuse de décrire la nature des animaux, on lui présente une jeune vierge qui à son approche, lui ouvre son giron, sur lequel celui-ci, ayant mis de côté toute sauvagerie, pose la tête, et c'est ainsi que ceux qui cherchent à le capturer le trouvent soudain comme désarmé. » (Trad. J. Meyers)

11 Grégoire le Grand n'étant pas un de ces auteurs d'*Histoire naturelle des animaux* auxquels renvoie Isidore, faut-il supposer, avec J. André, que Grégoire et lui ont indépendamment et textuellement copié une source inconnue ? Peut-être, mais le plus important pour nous est de noter que le texte de Grégoire et d'Isidore dérivent manifestement du *Physiologos*, même si le récit y diffère quelque peu. Le *Physiologos* est en fait le premier bestiaire chrétien, qui propose une zoologie spiritualisée d'un certain nombre d'animaux sauvages, souvent exotiques et parfois mythiques. Son origine est assez mystérieuse, mais les spécialistes semblent tendre aujourd'hui à dater sa première rédaction au IIe siècle et à la situer en Égypte[21]. Or ce *Physiologos*, dès la fin du IVe siècle semble-t-il, a été traduit en latin, une version dont on distingue quatre grandes familles (A, B, C, Y) et qui est à l'origine des nombreuses traductions et continuations médiévales occidentales. Voici donc ce que l'on peut lire dans le *Physiologus latinus* 35, d'après la version Y (qui désigne un ensemble de manuscrits très proches du texte grec) :

Monoceras, hoc est unicornis, hanc naturam habet : pusillum animal est, hedo similis, acerrimum nimis, unum cornu habet in medio capite. Non postest ei uenator appropriare, propter quod ualde fortissimum est. Quomodo ergo eum uanantur ? uirginem castam proiciunt ante eum ; exilit in sinum uirginis et illa calefacit eum et nutrit illud animal, et tollit in palatium regum. Unum cornum autem habet, propter quod dixit Saluator : Ego et pater unum sumus. Suscitauit enim nobis cornu salutis, in domo Dauid pueri sui ; ueniens de caelo, uenit in utero uirginis Mariae : Dilectus sicut filius unicorniorum, sicut Dauid in psalmo. (éd. Carmody, p. 128)[22]

« Le monocéros, c'est-à-dire l'unicorne, a la nature suivante : c'est un animal de petite taille, pareil à un chevreau, qui est vraiment très fougueux et a une corne unique au milieu de la tête. Le chasseur ne peut l'approcher, parce qu'il est vraiment très fort. Comment alors le chasse-t-on ? On envoie vers lui une chaste vierge ; il saute sur le giron de la vierge, qui le réchauffe, le nourrit (l'allaite ?) et l'emmène dans le palais des rois. Il a une corne unique, parce que le Sauveur a dit : 'Mon Père et moi ne sommes qu'un.' Car il a dressé pour nous une corne de salut dans la maison de David son enfant. Venant du ciel, il s'est installé dans le ventre de la Vierge Marie : 'Aimé comme le fils des unicornes', ainsi que David dans les Psaumes [Ps. 28, 6].»

12 Dans la branche B, qui est la mieux représentée et la plus courante, la version latine (chap. 16) est la suivante :

Est animal quod graece dicitur monosceros, latine uero unicornis. Physiologus dicit unicornem hanc habere naturam : pusillum animal est, simile haedo, acerrimum nimis, unum cornu habens in medio capite. Et nullus omnino uenator eum capere potest ; sed hoc argumento eum capiunt : puellam uiginem ducunt in illum locum ubi moratur, et dimittunt eam in siluam solam ; at ille uero, mox ut uiderit eam, salit in ,sinum uirginis, et complectitur eam, et sic comprehenditur, et ehibetur in palatio regis.
Sic et dominus noster Iesus Christus, spirityalis unicornis, descendens in uterum uirginis, per carnem ex ea sumptam, captus a Iudaeis, morte crucis damnatus est ; de quo Dauid dicit : Et

dilectus sicut filius unicornium [Ps. 28, 6] ; et rursum in alio psalmo ipse de se dicit : Et exaltabitur sicut unicornis cornu meum [Ps. 91.11]. (éd. Carmody, p. 31)[23]

«Il existe une bête appelée en grec monosceros c'est-à-dire en latin unicornis. Le Physiologue dit que la nature de l'unicorne est la suivante : c'est un animal de petite taille, pareil à un chevreau, qui est vraiment très fougueux et a une corne unique au milieu de la tête. Et absolument aucun chasseur ne peut le prendre, mais on y parvient par le procédé suivant : on conduit une jeune fille vierge à l'endroit où il demeure et on la laisse seule dans la forêt. Aussitôt que l'unicorne voit la jeune fille, il bondit sur le giron de la vierge et l'enlace. Et c'est ainsi qu'il est attrapé et montré dans le palais du roi.
Il en va de même aussi de notre Seigneur jésus Christ, unicorne spirituel, qui, en descendant dans le ventre de la Vierge, prit chair en elle, fut pris par les Juifs et condamné à mourir sur la croix. A ce sujet David dit : Et il est aimé comme le fils des unicornes [Ps. 28, 6] ; et à nouveau dans un autre psaume, il dit de lui-même : 'Et ma corne sera relevée comme celle de l'unicorne.' [Ps. 91.11] »

13 Ainsi que l'écrit A. Zucker, « l'unicorne physiologique est la métamorphose suspendue du rhinocéros en agneau »[24], métamorphose qui facilite la comparaison allégorique avec le Christ. C'est donc un animal de petite taille qui tient sur les genoux d'une jeune vierge et ne peut d'ailleurs être capturé qu'à cette occasion. Isidore, en quelque sorte, a fusionné les indications de Pline et celles du *Physiologos*, en prenant pour équivalents les trois appellations d'*unicornis*, *monoceron* et *rhinoceron*[25] et en ne donnant aucune indication précise sur les dimensions de l'animal, qui cependant est chez lui beaucoup trop grand pour bondir sur le giron d'une jeune vierge : l'animal se contente de poser la tête sur celui-ci[26]. Mais on notera qu'Isidore omet totalement l'allégorie christique[27]. Toutefois, dès le IXe siècle carolingien, celle-ci va se greffer de manière définitive à la description du rhinocéros ou unicorne et faire de lui un animal symbolique, mais pas uniquement christique, comme on peut le voir dans le *De universo* de Raban Maur (VIII, 1) :

Rinocerota Grece uocatus Latine interpretatur in nare cornu, idem et monoceron, id est unicornis eo quod unum cornu in medio fronte habeat pedum iiii, ita acutum et ualidum ut quicquid inpetierit, aut uentilet aut perforet. Nam et cum elefantis saepe certamen habet et in uentre uulneratum prosternit, tantae autem fortitudinis esse dicitur ut nulla uenantium uirtute capiatur. Sed sicut hi asserunt qui describendis naturis animalium laboriosa inuestigatione sudauerint, uirgo ei puella proponitur quae uenienti sinum aperit in quo ille omni ferocitate postposita caput deponit sique soporatus ab eis a quibus capi quaeritur repente uelut inermis inuenitur. Buxei quoque coloris esse describitur qui etiam cum elefantis aliquando certamen adgreditur. Eo cornu quod in nare singulariter gestat uentrem aduersantium ferire perhibetur dum ea quae molliora sunt uulnerat. Inpugnantes se facile sternat. Potest ergo per hunc rinocerotam uel certe monocerotam scilicet unicorne ille populus intellegi qui dum de accepta lege non opera, sed solam inter cunctos homines elationem sumpsit quasi inter ceteras bestias cornu singulare gestauit (…). Rinocerotam ergo Paulo apostolo per similitudinem comparare possumus, qui prius persecutor, et blasfemus extitit (…). Rinoceron Christus dominus potest intellegi propter inuictam fortitudinem, ut in Deuteronomio : Cuius fortitudo similis est rinocerotis [Num. 23, 22]. (éd. Migne, PL 111, col. 312-314)

« Rhinocéros, qui vient du grec, signifie en latin 'corne sur le nez'. On dit aussi monocéros, c'est-à-dire unicorne, du fait qu'il aurait une corne unique au milieu du front, de quatre pieds, si pointue et solide qu'il projette ou perfore tout ce qu'il attaque. Car il combat souvent aussi avec des éléphants et terrasse celui qu'il a blessé au ventre ; il a, dit-on par ailleurs, une si grande force que les plus intrépides chasseurs ne peuvent le capturer. Mais comme l'affirment ceux qui se sont donné la peine par une recherche laborieuse de décrire la nature des animaux, on lui présente une jeune vierge qui à son approche, lui ouvre son giron, sur lequel celui-ci, ayant mis de côté toute sauvagerie, pose la tête, et c'est ainsi, assoupi, que ceux qui cherchent à le capturer le trouvent soudain comme désarmé. Cet animal qui cherche parfois le combat avec des éléphants est décrit en outre comme étant de la couleur du buis. Avec la corne qu'il a unique sur le nez, on raconte qu'il frappe le ventre de ses adversaires en blessant ainsi les parties les plus tendres. Il renverserait facilement ceux qui l'assaillent. On peut donc voir à travers ce rhinocéros ou du moins ce monocéros, c'est-à-dire l'unicorne, ce peuple qui en ne tirant pas de la loi qu'ils ont reçue de bonnes œuvres, mais seulement un orgueil parmi tous les autres hommes, a pour ainsi dire affiché parmi toutes les autres bêtes sa corne unique (…). On peut donc comparer le rhinocéros à l'apôtre Paul, qui fut d'abord persécuteur et blasphémateur (….). On peut voir aussi dans le rhinocéros le Christ Seigneur en raison de sa force invincible, comme il est dit dans le Deutéronome : Sa force est pareille à celle du rhinocéros' [Num. 23, 22]. » (Trad. J. Meyers)

14 Dès lors, tout était réuni pour faire naître la fameuse licorne médiévale[28], puisque, comme l'a noté J. Voisenet, « la nature attribuée au rhinocéros durant tout le Haut Moyen Âge et celle donnée à la licorne des XIIe-XIIIe siècles et dans l'iconographie se ressemblent parfaitement »[29]. Bien des grands textes l'évoquent. Ainsi, Rupert de Deutz ou de Saint-Laurent (c. 1070-1129/30) reprend dans son *De sancta trinitate* la comparaison entre saint Paul et le rhinocéros (39, 6) :

> Hunc rhinocerotam omnis uenator extimuit quia saeuitiam eius omnis praedicator expauit. Sed ad capiendum illum uirgo sinum suum expandit quia uidelicet dum pergeret Damascum incarnata dei sapientia sese illi [Paulo] manifestauit. Dicitur enim rhinoceros qui et monoceros nominatur tantae tamque indomitae esse fortitudinis ut nulla uenantium uirtute capiatur aliquatenus sed uirgo puella ei proponitur cui sinum aperienti mirum in modum omni ferocitate postposita caput deponit sicque decepta fera repente uelut eneruis reperitur et capitur. (éd. H. Haacke, p. ???)[30]
>
> « Tous les chasseurs ont craint ce rhinocéros, car tous les prédicateurs ont redouté sa violence. Mais pour le prendre, une vierge ouvre son giron, car bien sûr, en gagnant Damas, la sagesse incarnée de Dieu s'est manifestée à lui [à saint Paul]. On dit en effet que le rhinocéros, que l'on appelle aussi monocéros, a une force si grande et si indomptable que les plus intrépides chasseurs ne peuvent absolument pas le capturer, mais on lui présente une jeune vierge qui lui ouvre son giron; alors, d'une façon étonnante, il met de côté toute sauvagerie et pose la tête sur elle, et c'est ainsi que la bête trompée se retrouve comme sans force et est capturée. » (Trad. J. Meyers)

15 Mais les deux relais les plus importants de l'époque sont sans doute ceux d'Albert le Grand et de Vincent de Beauvais. Albert le Grand (c. 1193-1280) consacre en effet deux paragraphes au rhinocéros, l'un au monocéros et l'autre à l'unicorne, au livre XXII de son *De animalibus* :

> Tr. II, 1, n° 71 : Monocerontem uocant animal ex multis compositum, mugitu horridum, equino corpore, elefantis pedibus, cauda suilla, capite ceruino, in media fronte cornu gestans splendore miro pulchrum longitudinis quatuor pedum, adeo acutum quod facili ictu perforat omne quod impingit. Vix autem aut nunquam domari potest et uix uiuum in hominis uenit potestatem : uinci enim se uidens, occidit furore seipsum. (éd. H. Stadler, p. 1413, § 119)[31]
> Tr. II, 1, n° 106 : Unicornis animal est moderatae quantitatis respectu suae fortitudinis, buxei coloris et fissae in duo ungulae pedis, in montibus et desertis habitans, longum ualde cornu in fronte gestans quod ad saxa limat et cum ipso perforat etiam elefantem, nec timet uenatorem. Hoc animal magnus Pompeius ad spectaculum Rome exhibuit. Dicunt autem quod hoc animal adeo uirgines puellas ueneratur quod ipsis uisis mansuescit et aliquando iuxta eas soporatum capitur et ligatur : capitur etiam cum adhuc est pullus iuuenis et tunc domatur. (éd. H. Stadler, p. 1426, § 144)
>
> « On appelle monocéros un animal multiforme, au mugissement horrible, au corps de cheval, aux pieds d'éléphant, à la queue de cochon, à la tête de cerf, qui porte au milieu du front une belle corne d'une splendeur magnifique, longue de quatre pieds, si pointue que d'un simple coup il perfore tout ce qu'il frappe. Il ne peut guère, voire jamais, être dompté et l'homme ne peut qu'avec peine le capturer vivant: en effet s'il se voit vaincu, il se tue lui-même dans un délire furieux.
> L'unicorne est un animal de taille modérée au regard de sa force, de la couleur du buis et aux pieds avec un sabot fendu en deux; il vit dans les montagnes et les régions désertiques et porte sur le front une très longue corne qu'il aiguise sur les rochers. Avec elle, il perfore même les éléphants et ne craint pas le chasseur : Pompée le Grand montra à Rome cet animal à un spectacle. On dit par ailleurs que cet animal respecte les jeunes vierges à tel point qu'à leur vue, il se laisse apprivoiser et qu'une fois assoupi à leur côté, il se laisse prendre et ligoter : il se laisse prendre aussi, quand il est encore tout jeune, et se laisse alors dompter. » (Trad. J. Meyers)

16 Quant à l'extraordinaire encyclopédiste de la même époque, Vincent de Beauvais (1184/94-c. 1264), celui que Fabri appelle le *Magister* et auquel son récit de voyage doit une quantité impressionnante de données, il compile bien entendu tout ce qu'il peut trouver sur le sujet dans son *Speculum naturale* XIX, 104 :

> *Isidorus*. Rhinoceros graece ; latine interpretatur in nare cornu. Item et monoceros, id est vnicornis, eo quod unum cornu in media fronte habeat pedum quattuor, ita acutum et validum ut quicquid impetierit aut ventilet aut perforet. Nam et cum elephantis saepe certamen habet, et in ventre vulnerarum prosternit ; tantae autem dicitur esse fortitudinis vt nulla venantium virtute capiatur. Sed sicut asserunt qui naturas animalium scripserunt, virgo et puella proponitur, quae venienti sinum aperit, in quo ille omni ferocitate deposita caput ponit, sicque soporatus velut inermis capitur. *Solinus*. Ante ludos Cneii Pompei rhinocerotem Romana spectacula nesciebant. Cui bestiae color buxeus ; cornu in naribus unicum et repandum, quod subinde attritum in mucronem

exit eoque adversus elephantes proeliatur. Par ipsis longitudine, brevior cruribus, aluum naturaliter petens, quam solam intelligit ictibus suis peruiam.
Idem. Atrocissimus monoceros, monstrum mugitu horrido, equino corpore, elephantis pedibus, cauda suilla, capite cervino. Cornu a media fronte ejus protenditur splendore mirifico. *Ex lib. de nat. Re.*[32]Rhinoceros qui et monoceros habere dicitur in media fronte cornu robustissimum in longitudine quattuor pedum. Eoque adversus elephantes proeliatur, naturaliter aluum petens, quam solam intelligit ictibus suis peruiam ; cum autem a venatoribus capitur, ex sola indignatione superbum animal moritur. *Plin. Lib. 8.* eisdem ludis et rhinoceros in nare cornu saepe visus. Alter hic genitus hostis elephanto, cornu ad saxa limato praeparat se pugnae. In dimicatione aluum maxime petens, quam scit esse molliorem, longitudo ei par, crura multo breviora, color buxeus.[33] (éd. Douai, 1624)

« ***Isidore:*** Rhinocéros en grec signifie en latin 'corne sur le nez'. De même monocéros, c'est-à-dire unicorne, vient du fait que cet animal aurait une seule corne au milieu du front, de quatre pieds, si pointue et solide qu'il projette ou perfore tout ce qu'il attaque. Car il combat souvent aussi contre des éléphants et terrasse celui qu'il a frappé au ventre; on dit qu'il a une force si grande que les plus intrépides chasseurs ne peuvent absolument pas le capturer. Mais comme l'affirment ceux qui ont écrit sur la nature des animaux, on lui présente une jeune vierge, qui à son approche lui ouvre son giron, sur lequel celui-ci, ayant abandonné toute sauvagerie, pose la tête, et ainsi assoupi, comme désarmé, il se laisse prendre. ***Solin:*** Avant les jeux de Cn. Pompée, les Romains n'avaient jamais vu de rhinocéros à un spectacle: c'est une bête de la couleur du buis, qui a sur le nez une corne unique recourbée qu'elle aiguise souvent et brandit en guise d'arme et avec laquelle, elle combat contre les éléphants: elle a la même longueur qu'eux, les pattes plus courtes et vise naturellement le ventre, qu'elle sait pouvoir seule transpercer de ses coups.
L'animal le plus affreux est le monocéros, un monstre au mugissement horrible, au corps de cheval, aux pieds d'éléphant, à la queue de cochon et à la tête de cerf. Il a une longue corne au milieu du front d'une splendeur admirable. ***Du livre sur la nature des choses*** : Le rhinocéros, que l'on appelle aussi monocéros, a, dit-on, au milieu du front une corne très robuste longue de quatre pieds et avec laquelle il combat contre les éléphants, visant naturellement le ventre qu'il sait pouvoir seul transpercer de ses coups; lorsqu'il est pris par des chasseurs, l'indignation suffit à faire périr cet animal orgueilleux. ***Pline, Livre 8*** : Dans les mêmes jeux, il y eut aussi le rhinocéros à une corne sur le nez, souvent montré. C'est le second ennemi naturel de l'éléphant. Il aiguise sa corne contre des pierres pour se préparer au combat, et dans le duel, il vise surtout le ventre, où il sait que la peau est plus tendre. Il a la longueur de l'éléphant, les pattes beaucoup plus courtes, la couleur du buis. » (Trad. J. Meyers)

17 Le rhinocéros, ou plutôt la licorne, de Frère Félix est bien une mosaïque d'éléments tirés de ces différentes sources. C'est manifestement Vincent de Beauvais, recopiant Pline, Solin et Isidore, que suit en priorité le Dominicain, mais il ne s'est pas limité aux données du compilateur[34] : *bestia saevissima* pourrait bien être une combinaison du *asperrimam feram* de Pline et du *saevitiam eius* de Rupert ; la décomposition morphologique de l'animal (corps de cheval, pattes d'éléphants, queue de cochon et mugissement terrible) suit l'ordre dans lequel Pline les indique. Les mots *virgines miro modo veneratur* rappelle le *mirum in modum* de Rupert et le *virgines puellas ueneretur* d'Albert le Grand, auquel Fabri renvoie aussi pour signaler que Pompée le Grand fit voir à Rome un rhinocéros. Enfin, il cite les Écritures, comme le *Physiologos* (les psaumes de David) et comme Raban (*Nombres* 23, 22)[35], et un élément au moins semble dû aux bestaires médiévaux. En effet, alors que toutes les sources rappelées ci-dessus n'évoquent que la capture du rhinocéros, Fabri décrit sa mise à mort : *interimatur jaculis venatorum*. C'est là en fait un détail fréquent des bestiaires du Moyen Âge, dans lesquels la symbolique christique de l'animal, héritée du *Physiologus*, fait que, sur la plupart des miniatures, même lorsque le texte ne parle que de sa capture et non de sa mise à mort, un chasseur perce de la pointe de sa lance le flanc de la licorne, dont la tête le plus souvent repose sur le giron d'une vierge élégamment vêtue, mais parfois dénudée (en vertu d'un sens qu'offre aussi l'expression *sinum aperire*)[36]. A la fin du XIIIe siècle, comme l'indique Br. Faidutti, « la scène de la capture de la licorne était devenue classique au point que, lorsque l'animal apparaît à deux reprises dans un même manuscrit, c'est le même épisode qui est représenté à deux reprises, presque à l'identique, par l'enlumineur ».

18 Le rhinocéros de Félix Fabri est donc bien tributaire d'un ensemble divers de sources érudites et de la représentation iconographique de la licorne médiévale. Cela signifie-t-il que l'apparition dans le désert du Sinaï de ce rhinocéros livresque et érudit est une invention pure

et simple du voyageur ? En fait non, car nous avons la preuve qu'une rencontre a bien eu lieu le 20 septembre 1483. En effet, le père Bernard von Breydenbach, doyen de la cathédrale de Mayence, a fait le même périple que Frère Félix « pour faire pénitence, regrettant une jeunesse passée dans les plaisirs vains » et, dans le récit qu'il a lui aussi laissé de son pèlerinage, il raconte ceci à la même date :

> In crastino, id est XX septembris, diluculo surgentes montana asperrima ingrediebamur, ubi nichil nisi arbores quedam valde spinose erant, que tunc temporis florentes locum optimo replebant odore, unde quasi recreabamur. Dicunt quidam de illis spinis dominicam coronam plexam fuisse. Et ideo de illis assumpsimus nobiscum. Porro montes illi ex utraque parte vallis non modo steriles erant, sed et petrosi et scopulosi supra modum, mixtim coloris rubei et nigri, et videbantur saxa in solis refulgentia quasi essent oleo inuncta. Ibi grandem bestiam vidimus, maiorem camelo, et asserabat calinus noster eam esse unicornem. (éd. Mayence, 1486)

> « Le lendemain, c'est-à-dire le 20 septembre, nous nous levâmes à la pointe du jour et pénétrâmes dans des montagnes désertes, où il n'y avait rien que quelques buissons vraiment épineux, qui étaient alors en fleurs et remplissaient le lieu d'une délicieuse odeur, qui pour ainsi dire nous réconfortait. Certains disent que la couronne du Seigneur a été tressée avec ces épines. C'est pourquoi nous en cueillîmes quelques branches pour emporter avec nous. Les montagnes de chaque côté de la vallée n'étaient pas seulement stériles, mais aussi incroyablement rocailleuses et pierreuses, d'une couleur entre le rouge et le noir, et les rochers étaient en plein soleil comme s'ils avaient été recouverts d'huile. Là nous vimes une énorme bête, plus grande qu'un chameau, et notre Calinus nous assura que c'était un unicorne.» (Trad. J. Meyers)

19 Certes, Bernard de Breydenbach ne s'attarde guère sur l'animal[37], mais c'est sans doute parce qu'il s'était fait accompagner par Erhard Reuwich, imprimeur et artiste d'Utrecht, qui en 1486, publiera en latin et en allemand le texte du récit enrichi de ses propres dessins, imprimant ainsi le premier livre de voyage illustré. Or parmi les gravures sur bois, qui dépeignent des scènes urbaines et de vie animale, le livre comporte une planche d'animaux rencontrés en Terre sainte, où figure, à côté de la girafe, du chameau et du crocodile, le fameux unicorne, une légende certifiant que « ces animaux sont véritablement représentés tels que nous les avons vus en Terre Sainte »[38].

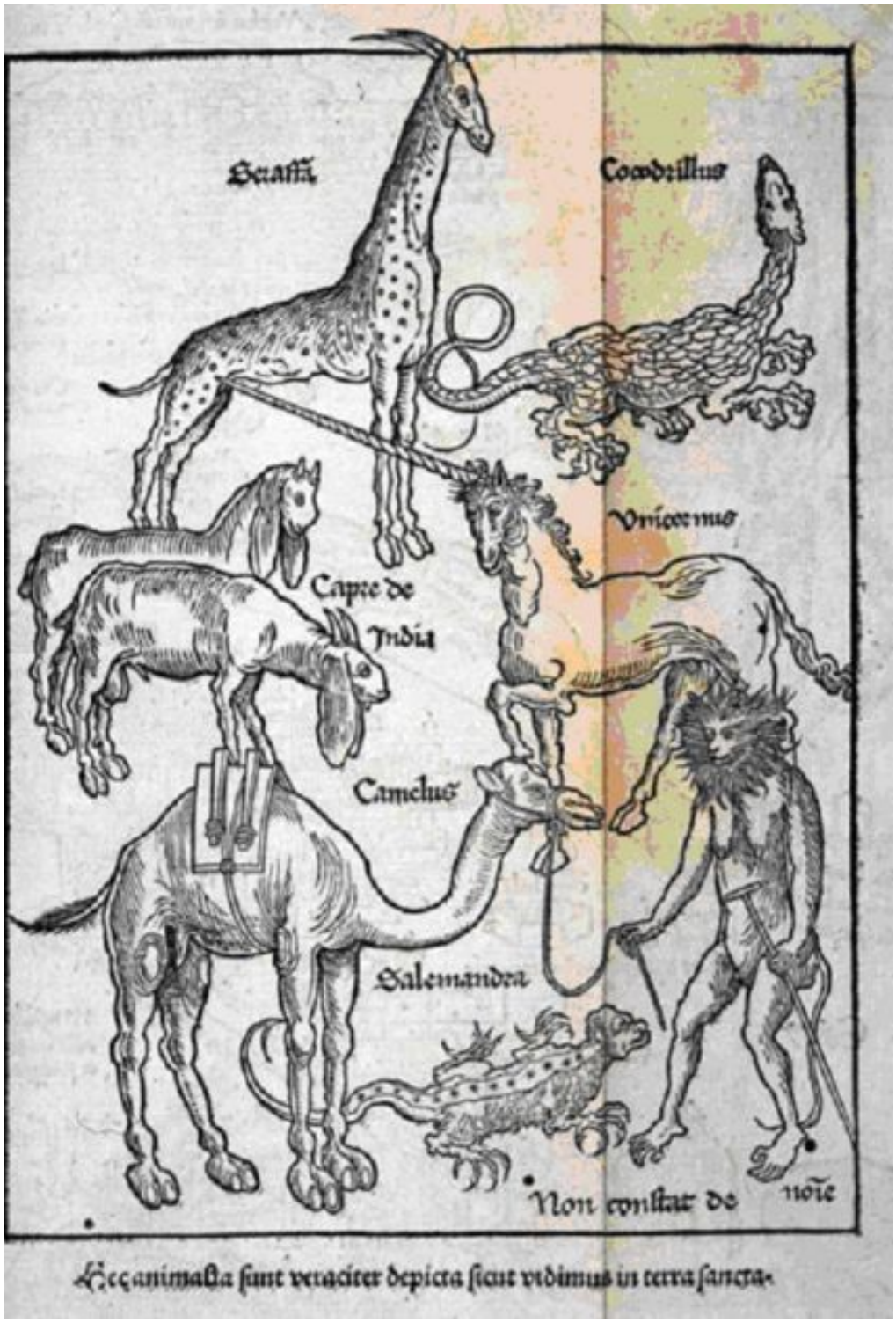

Planche extraite "Peregrinatio in terram sanctam", 1486 "Haec animalia sunt veraciter depicta sicut vidimus in terra sancta" (www.inha.fr)

20 Comme on peut le voir, même si le texte latin de Breydenbach ne décrit pas l'animal rencontré au Sinaï, le dessin de Reuwig montre bien que les pèlerins ont « vu » la même licorne que Félix Fabri. Comment faut-il expliquer cette vision ?

21 Comme je l'ai montré ailleurs[39] dans une étude en hommage à Francis Dubost, à qui l'on doit un livre essentiel sur le merveilleux dans la littérature médiévale[40], la littérature du voyage est un terrain propice à l'intrusion du merveilleux et de ce que Francis Dubost a appelé le « fantastique accidentel »[41], qui s'y nourrit à trois grandes sources : « les peurs venues de l'Autrefois historique ou mythique ; la peur de l'Ailleurs, des espaces inconnus, réels ou fabuleux ; la peur de l'Autre, l'ennemi, le monstre ou le diable »[42]. Or comme la mer, étendue

effroyable et angoissante, le désert, autre océan, de sable celui-là et sujet lui aussi aux tempêtes, est un autre espace de la peur[43]. Car même si le désert est un lieu de rencontre privilégié avec Dieu, d'une beauté fascinante[44], il est aussi une solitude sans attrait, terre des démons et de la tentation, « redoutable et effrayante » (II , 7, fol. 23 B ; Masson I, p. 67) ; il est une terre d'abandon, « car il semble, en quelque sorte, avoir été abandonné, et de Dieu, et du ciel et du monde » (II, 7, fol. 22 B ; Masson I, p. 65). Il est l'image de la mort, une étendue stérile et inhabitable où « les ombres de la mort se reflètent » (II, 7, fol. 23 A ; Masson I, p. 68). C'est « une région de serpents, de scorpions et de vipères, de vers et de dragons » (II, 7, fol. 24 A ; Masson I, p. 74), comme en témoignent la Bible et la littérature hagiographique des premiers ermites, qui sont les deux sources fondamentales du bestiaire chrétien, ainsi que l'a bien montré Jacques Voisenet[45]. Il n'est pas étonnant dès lors que cet espace fasse surgir sous la plume du pèlerin la merveille et le fantastique. Ainsi, à l'occasion de sa traversée du désert, Fabri évoque entre autres l'existence fantastique des faunes et des satyres, qu'il présente comme une superstition de bonne femme (*mulierculae*) et qu'il rejette dans un passé lointain et fabuleux en donnant cependant longuement la parole à Jérôme, à qui il emprunte presque littéralement, sans jamais mettre en doute son récit, un passage tiré de la *Vita s. Pauli* [46], où l'on voit Antoine, cherchant l'ermite Paul, demander gentiment son chemin à un Centaure ! Dans les représentations de la tentation d'Antoine d'ailleurs, la licorne surgit parfois au milieu des animaux féroces sous lesquels le démon se manifeste[47]. Dès le haut Moyen Âge, la corne unique du *monoceros* ou *unicornis* a été interprétée autant comme un symbole christique[48] que comme un symbole diabolique, un emblème d'orgueil et d'arrogance ou d'un inachèvement dû aux péchés[49], et avec l'essor de l'esprit courtois, la licorne est aussi devenu un symbole érotique, la corne figurant alors la tension du désir jamais assouvi, comme dans certains détails des fameuses tapisseries de la Dame à la Licorne.

22 Il ne pouvait donc y avoir de meilleur endroit que le désert, lieu divin et diabolique, pour faire surgir, surtout sur un pic montagneux[50], cet animal à la fois merveilleux et monstrueux. Car la description de la licorne, faite d'éléments empruntés à différents animaux, en font aussi un monstre, que sa force exceptionnelle et son mugissement horrible rendent effrayant. Félix Fabri se trouve en fait ici confronté aux difficultés habituelles qu'ont eu tous les encyclopédistes pour rendre visibles aux yeux de leurs lecteurs des réalités qui leur sont inconnues. Mon collègue Michel Tarayre l'a rappelé récemment dans une étude sur la description des monstres chez Vincent de Beauvais[51] et, comme il le souligne, ces difficultés ont souvent été commentées par les chercheurs. Ainsi, selon G. Lascault, « pour décrire un animal inconnu, il faut le démonter pièce à pièce et rapporter chacune d'elles à un être déjà connu ; cette méthode produit nécessairement pour le lecteur un monstre composite »[52]. La recomposition dans l'esprit du lecteur peut donc donner des étrangetés, comme l'explique par exemple J. Baltrusaitis à propos de Pline : « Interprétés littéralement, les spécimens normaux se changent en monstres. Requins (*canis marinus*) et phoques (*vitulus marinus*), mollusques (*lepus marinus*) et crustacés (*mus marinus*) chez Pline deviennent des chiens et des veaux, des lièvres et des rats à nageoires et à écailles »[53]. Le rhinocéros de Fabri devient ainsi pour le lecteur de l'*Evagatorium* une « macédoine zoologique »[54], un assemblage maladroit d'éléments venus du rhinocéros, du cheval, de l'éléphant et du porc.

23 Mais l'essentiel est bien sûr dans la dimension symbolique et surnaturelle de l'animal, que révèle sa capture et qu'accentuent encore les citations scripturaires et l'évocation de Pompée le Grand. Et c'est elle qui retiendra avant tout le lecteur comme l'auteur. On notera d'ailleurs que l'aspect physique de la bête n'est que secondaire. Fabri, dans son texte, s'intéresse d'abord à la corne, élément qui fonde la symbolique de l'animal, sur laquelle repose l'histoire de sa capture miraculeuse, qu'explique ensuite le Dominicain. La description proprement morphologique de l'animal, dans laquelle l'auteur d'ailleurs oublie la tête de cerf (*est enim animal magnum…*), ne vient qu'à la fin dans une froide énumération, remontant à Pline, que poursuivent une nouvelle preuve de la force de sa corne (*bellum habet cum elephante…)* et un rappel de la manière étonnante dont l'animal respecte les vierges (*virgines miro modo veneratur*)[55]. La nature n'est donc observée qu'à travers le miroir des connaissances livresques et des attentes du voyageur.

24 Chez Breydenbach comme chez Fabri, l'identification de l'animal est faite par le guide, qui reconnaît un unicorne ou rhinocéros[56] ; d'après Fabri, il aurait même attiré l'attention des pèlerins sur sa corne unique. C'est de lui en effet que procède aussi l'information touristique et, comme l'écrit Jean-Claude Faucon, « le bon truchement prévient les attentes curieuses du voyageur occidental »[57]. Le plus étrange pour nous est sans doute que les pèlerins, ayant d'abord cru voir un chameau, finissent par apercevoir, malgré la distance, la fameuse corne, preuve qu'un voyageur de la fin du XVe siècle n'observe pas la nature à la seule lumière de ses yeux. Quel pouvait être l'animal aperçu en ce 20 septembre 1483 ? Nous ne le saurons sans doute jamais. Le seul animal à cornes qu'ils auraient pu rencontrer dans cette région, à moins d'un scénario romanesque impliquant un vrai rhinocéros unicorne à cet endroit[58], est la gazelle. Plusieurs espèces, dont la conservation fait actuellement l'objet de la plus grande attention, vivent dans le désert d'Égypte et d'Arabie, notamment la gazelle oryx (*Oryx leucoryx*), lagazelle reem ou gazelle des sables (*Gazella subgutturosa*), la gazelle dorcas (*Dorcas gazella*), capable de vivre dans les milieux les plus désertiques, et lagazelle de montagne (*Gazella gazella*), connue aussi sous le nom de chinkara ou idmi, qui vit avant tout dans les montagnes et se tient spécialement sur le pourtour de la péninsule Arabique. Mais la gazelle ne ressemble pas plus à un chameau qu'un chameau à une licorne[59].

25 Le *calinus* a-t-il voulu créer sciemment l'illusion ou celle-ci n'est-elle née que des problèmes fréquents de traduction[60] ? Le simple terme de *rhinoceros*, *monoceros* ou *unicornis* suffisait à faire surgir la licorne sans que les pèlerins eussent besoin de la voir vraiment pour l'imaginer et la décrire : ils projettent simplement le familier sur l'inconnu[61]. Avec l'aide volontaire ou non dutruchement, les pèlerins auront vu en fait ce qu'ils voulaient voir ou plutôt ce qu'ils s'attendaient à voir d'après leurs lectures et en fonction du lieu et de leur imaginaire[62]. On ne peut exclure totalement, de la part de Fabri comme de Breydenbach, une forme de connivence avec le truchement dans le travestissement de la nature et de la réalité. D'une certaine façon, leurs textes « mentent » comme les dessins de Reuwig, que l'artiste certifie pourtant avoir faits d'après nature. Mais d'un autre côté, mensonge et travestissement répondent aussi à l'attente du lecteur, comme le guide peut-être à celle du voyageur, et en fin de compte l'apparition de la licorne dans le récit transmet, au plus près de la vérité, l'émotion et l'admiration que purent ressentir les pèlerins dans le désert en s'imaginant voir un animal fabuleux.

26 Les récits de voyage offrent bien d'autres exemples de mensonges. Pour ne pas quitter l'univers du saint voyage, un des plus extraordinaires est sans doute celui que vient de dénoncer Michel De Jaeghere dans son ouvrage sur Chateaubriand en Grèce[63]. Quand il arrive à Athènes, Chateaubriand écrit dans son *Itinéraire de Paris à Jérusalem* : « Les voyageurs qui visitent la ville de Cécrops arrivent ordinairement par Le Pirée ou par la route de Nègrepont. Ils perdent alors une partie du spectacle (…). Mon étoile m'avait amené par le véritable chemin pour voir Athènes dans toute sa gloire. » L'auteur laisse ainsi entendre que pour aller de Mycènes à Athènes, il a suivi la route terrestre qui passe par Corinthe, Mégare et Éleusis, trois villes qu'il a en effet décrites dans les pages qui précèdent. Or Chateaubriand, si l'on en croit Michel De Jaeghere — et il est difficile de faire autrement quand on l'a lu —, est arrivé à Athènes le 19 août 1806 par mer, en venant d'Épidaure et en faisant une escale à Égine. Tout ce qu'il décrit de Corinthe à Athènes, les monuments comme les paysages, les raisins de Corinthe dont « les grappes pendent en automne comme des cristaux », le méchoui d'Éleusis, ou les lavandières de Mégare, tout cela, il l'a pris chez ses devanciers, en particulier dans le *Voyage* de Richard Chandler, qui lui tient véritablement lieu de guide. Chateaubriand veut en fait que son lecteur au moins arrive par le véritable chemin, puisque lui ne l'a pas emprunté, tout comme Fabri veut que son lecteur au moins aperçoive la licorne qu'il n'a pas pu voir. Mensonge magnifique ! Mais comme l'écrit M. De Jaeghere, « il ne s'agit pas là à proprement parler d'imposture, mais de la disposition qui conduit le poète à s'approprier tout épisode susceptible de donner corps à sa poésie. Dans son univers personnel, il suffit qu'il ait entrevu une ville, si elle porte un nom prestigieux, pour dire et croire qu'il en a exploré chaque détour ; qu'il ait entendu raconter une anecdote singulière pour se convaincre qu'il l'a lui-même vécue. »[64] Certes, Fabri n'est pas

Chateaubriand, mais dans bien des cas, comme dans celui de la rencontre avec la licorne, le Dominicain d'Ulm ne procède pas autrement que lui dans l'écriture de son voyage.

Ce texte a fait l'objet d'un exposé lors d'une séance du séminaire du CERCAM sur le thème de « L'homme et la nature », le 22 février 2006 à l'Université Paul-Valéry à Montpellier. Je tiens à remercier en particulier mes collègues et amis Arnaud Zucker et Michel Tarayre pour l'aide précieuse qu'ils m'avaient apportée alors dans la préparation de mon exposé.

Notes

1 A. GRABOÏS, *Le pèlerin occidental en Terre sainte au Moyen Âge*, Bruxelles, De Boeck, 1998, p. 50-51.

2 M.-Chr. GOMEZ-GÉRAUD, *Le crépuscule du Grand Voyage. Les récits des pèlerins à Jérusalem (1458-1612),* Paris, Champion, 1999.

3 A. GRABOÏS, *Le pèlerin occidental...*, p. 50.

4 *Evagatorium* II, 11, fol. 231 A (Hassler III, p. 468).

5 *Evagatorium* I, 1, fol. 23 A.

6 *Evagatorium* II, 11, fol. 231 A (Hassler III, p. 468) où Fabri compte respectivement 215 jours de voyage en 1480 et 289 jours en 1483-1484. Il obtiendra aussi, le 21 octobre 1489, une autorisation pour un troisième voyage en Terre sainte, auquel il renoncera pour des raisons que l'on ignore.

7 La seule édition complète du récit de Fabri est toujours la vieille édition donnée au XIXe siècle par K. D. HASSLER,*Fratris Felicis Evagatorium in Terrae Sanctae, Arabiae et Egypti Peregrinationem*, 3 tomes, Stuttgart, 1843-1849 (*Bibliothek des Literarischen Vereins*, 2-4). N. Chareyron et moi-même, avec des collègues et des étudiants de Paul-Valéry, avons entrepris une réédition avec traduction, dont deux volumes sont à présent sortis : Félix FABRI, *Les errances de Frère Félix, pèlerin en Terre sainte, en Arabie et en Égypte (1480-1483),* T. I : *Premier et deuxième traités* ; T. II : *Troisième et quatrième traités*, Texte latin, introduction, traduction et notes sous la direction de J. MEYERS et N. CHAREYRON, Université Paul-Valéry, Publ. du CERCAM, Montpellier, 2000 et 2003 ; sur ce projet, cf. J. Meyers, « Les voyages de Frère Félix Fabri en Orient (1480-1483). Projet de traduction et de réédition du texte latin », dans *Anabases* 1 (2005) p. 272-277. Des parties importantes de l'*Evagatorium* ont aussi été traduites en anglais (pour la partie correspondant à la Terre sainte et à l'Arabie) : *The wanderings of Felix Fabri*, trad. de A. STEWART, Palestine Pilgrims' Text Society, Vol. 7-10, 1893-1896 [repr. New York, AMS Press, 1971] ; en français (pour la partie égyptienne) : *Le voyage en Égypte de Félix Fabri, 1483*, I et II, trad. J. MASSON, Institut Français d'Archéologie Orientale du Caire, 1975 [le t. III est une traduction de la version allemande par G. Hurseaux]. La seule traduction complète existant aujourd'hui est la traduction allemande de H. WIEGANDT et H. KRAUSS, *Evagatorium über die Pilgerreise ins Heilige Land, nach Arabien und Aegypten 1483,* Stadtbibliothek Ulm, 1998.

8 *Evagatorium* I, 1, fol. 25A-B (I, p. 87); cf. aussi II, 7, fol. 38A (Masson I, p. 152).

9 Cf. MASSON I, p. VI-VIII.

10 Le terme de *Calinus* (*Calinus major* et *Calinus minor*) utilisé par Fabri désigne l'interprète, le truchement qui accompagne les pèlerins. Il ne serait que la transformation de l'expression arabe « qal'i », signifiant « il a dit » d'après J.-CL. FAUCON, « Le truchement, soutien et oppresseur du pèlerin médiéval », dans *Miscellanea Mediaevalia, Mélanges offerts à Philippe Ménard*, Paris, Champion, 1998, T. I, p. 493-512.

11 Ou « dévoile son giron », sens qui, comme nous le verrons plus loin, est tout à fait possible et a d'ailleurs parfois été retenu par les lecteurs.

12 Curieusement, ce passage a complètement échappé à Masson (I, p. 160), qui traduit *puellam quae occurrenti sinum aperit, in quo ille …caput ponit* par : « une jeune fille vierge qu'il charge et dont il ouvre le sein, puis il pose alors la tête sur elle », interprétation qui en outre est en totale contradiction avec la suite évoquant l'étonnant respect que le rhinocéros témoigne envers les vierges.

13 *Nombres* 23, 22 (Vulgate) : *Deus eduxit eum de Aegypto cuius fortitudo similis est rinocerotis*.

14 *Job* 39, 9-11 (Vulgate) *: Numquid volet rinoceros servire tibi aut morabitur ad praesepe tuum, numquid alligabis rinocerota ad arandum loro tuo aut confringet glebas vallium post te, numquid fiduciam habebis in magna fortitudine eius et derelinques ei labores tuos.*

15 On trouve des allusions au « rhinocéros » dans les *Psaumes* 21, 22 (Vulgate) : *Salva me ex ore leonis et a cornibus unicornium humilitatem meam* ; 28, 6 : *Et comminuet eas tamquam vitulum Libani et dilectus quemadmodum filius unicornium* ; 77, 69 : *Et aedificavit sicut unicornium sanctificium suum in terra quam fundavit in saecula* ; 91, 11 : *Et exaltabitur sicut unicornis cornu meum et senectus mea in misericordia uberi*. De la même façon que pour les références aux autres livres de l'Ancien testament, les traductions modernes parlent du buffle. En fait, le *re'em* biblique, que les traducteurs grecs, puis latins

ont rendu maladroitement par *monoceros* et *unicornis*, désignait l'aurochs (*bos primigenius*), taureau sauvage disparu au XVIIe siècle.

16 Il me paraît donc trompeur d'écrire, comme le fait H. Feilke, qui consacre quatre pages à cet épisode (*Felix Fabris Evagatorium über seine Reise in das Heilige Land. Eine Untersuchung über die Pilgerliteratur des ausgehenden Mittelalters*, Frankfurt/M., Peter Lang, 1976, p. 116-119, ici p. 116) : « Wie bei dem Pelikan geht Fabri wieder von einer tatsächlichen Beobachtung aus. »

17 On notera également le subjonctif *sit*, qui souligne une discrète réserve de l'auteur par rapport à l'assertion avancée et prouve que cette « bête tout à fait singulière » n'est plus celle qu'il a observée sur la montagne le 20 septembre, mais bien le rhinocéros qu'il connaît par les livres qui en parlent (*dicitur*).

18 A. Ernout (p. 126, n. 1) note dans son édition que cette indication est erronée : le rhinocéros était connu à Rome avant les jeux de Pompée et la forme de son nez y était même devenue proverbiale (cf. Lucilius, *Sat.* III, 8). En fait, Pline ne dit pas que le rhinocéros était inconnu avant les jeux de Pompée (l'expression *qualis saepe* me semble même dire le contraire). Par contre, Solin comprend manifestement comme Ernout, (mais non Albert le Grand, que cite Fabri).

19 Élien, *La personnalité des animaux*, T. I, Traduit et commenté par Arnaud Zucker, Paris, Les Belles Lettres (La roue à livres), 2001.

20 Isidore de Séville, *Étymologies, Livre XII : Des animaux*, Texte établi, traduit et commenté par J. André, Paris, Les belles Lettres (ALMA), 1986.

21 Je renvoie sur ce point à l'introduction d'A. ZUCKER, *Physiologos. Le bestiaire des bestaires*, Texte traduit du grec, introduit et commenté par A.Z., Grenoble, Jérôme Millon, 2004, p. 12-17.

22 F. J. Carmody, « Physiologus latinus, Versio Y », dans *Classical Philology* 12, 1944, p. 95-134.

23 F. J. Carmody, *Physiologus latinus. Éditions préliminaires. Version B*, Paris, 1939, p. 31.

24 A. ZUCKER, *Physiologos*, p. 156, qui ajoute : « Cet animal à la nature abrupte est un mélange de douceur et de force, une combinaison de farouche et de féroce qui le rend inabordable et insensible à la force et à la chasse traditionnelle. Seule une chasse paradoxale, dans laquelle la proie et le prédateur se ressemblent et se confondent, permet de la saisir. »

25 Comme l'indique J. André, les deux mots *rhinoceros* et *monoceros* (ou *unicornis*) désignaient à l'origine des espèces différentes de rhinocéros : « *monoceros* était le rhinocéros indien à corne unique (*Rhinoceros unicornis*), et *rhinoceros* les deux espèces africaines confondues, le rhinocéros noir (*Diceros bicornis*) et le rhinocéros blanc (*Ceratotherium simum*), qui ont deux cornes dans le prolongement l'une de l'autre, la corne arrière étant beaucoup plus petite. Plus tard, la confusion entre les espèces africaines et l'asiatique fut fréquente, et les deux noms servirent à désigner l'animal dans son ensemble. » (p. 96, n. 130)

26 Sur le problème de la taille de la licorne, on lira avec profit M. HUBERT, « Notes de lexicographie thomiste. II. La taille de la licorne », dans *ALMA* 27, 1957, p. 167-187.

27 On admet aujourd'hui, après l'avoir nié longtemps, qu'Isidore a utilisé directement le *Physiologus*, même s'il néglige délibérément la symbolique chrétienne des animaux qui en fait partie. Sur ce point, cf. l'introduction de l'édition de J. André (p. 19-27).

28 Sur celle-ci, cf. par exemple A. PLANCHE, « Deux montres ambigus : licorne et lycanthrope », dans *Démons et merveilles au Moyen Âge*, Université de Noce-Sophia Antipolis, Paris, Les Belles Lettres, 1990 p. 153-170 ; I. DE RIQUER, « Un roi catalan à la recherche d'une licorne », dans *Merveilleux et fantastique au Moyen Âge* [cf. n. 3], vol. 1, p. 141-161 ou encore, pour citer un ouvrage n'appartenant pas à la médiévistique, FR.-Y. CAROUTCH, *Le mystère de la Licorne. À la recherche du sens perdu*, Paris, Éd. Dervy, 1997.

29 J. VOISENET, *Bêtes et Hommes dans le monde médiéval. Le bestiaire des clercs du Ve au XIIe siècle*, Turnhout, Brepols, 2000, p. 63.

30 Rupertus Tuitiensis, *De sancta trinitate et operibus eius*, ed. H. Haacke, Turnhout, Brepols (CCCM 24), 1972.

31 *De animalibus*, éd. H. Stadler, dans *Beiträge zur Geschichte der Philosophie des Mittelalters*, éd. C. Baeumker T. XV-XVI, Münster, 1920.

32 Je n'ai malheureusement pas pu découvrir à quel *Liber de natura rerum* Vincent se reportait ici.

33 On ajoutera aussi *Speculum naturale* XIX, 114 : *Unicornis est animal paruum, sed corporis fortitudinem habens crura brevia ad suam magnitudinem, ferrum non timet. In excelsis montibus vastissimisque solitudinibus commoratur.*

34 H. Feilke néglige complètement l'influence de Vincent et ne tient compte que de Raban et d'Isidore.

35 H. Feilke (*Felix Fabris Evagatorium*, p. 298, n. 35) signale que le texte de Raban « concorde presque mot pour mot à celui de Fabri ». Certes, mais cette concordance est due au fait que les deux textes sont tributaires d'Isidore (et aussi de Grégoire le Grand, dans le cas de Raban, comme le prouve sa comparative *sicut hi asserunt qui describendis naturis animalium laboriosa inuestigatione sudauerint*,

là où Fabri écrit simplement *sicut asserunt qui de naturis rerum scripserunt*, suivant Vincent et Isidore : *sicut asserunt qui naturas animalium scripserunt*). S'il y a un indice probant d'une utilisation de Raban par Fabri, c'est bien plutôt dans la citation chez l'un et l'autre de *Nombres* 23, 22 qu'on peut le trouver.

36 Sur ce point, cf. Br. Faidutti, *Images et connaissance de la licorne (Fin du Moyen-Âge – XIXème siècle)*, Thèse de Paris XII, 1996 (texte richement illustré et entièrement disponible sur le site internet : http://faidutti.free.fr/licornes/these/these.html).

37 Dans la thèse de Faidutti (cf. n. 34), la citation de Breydenbach comprend le même développement sur la symbolique de l'animal que chez Fabri, mais il semble bien que ce soit là une erreur due à une contamination entre les deux sources. Béatrice Dansette, qui prépare une édition du récit de Breydenbach, a bien voulu comparer pour moi le passage sur la licorne dans quatre éditions incunables, celles de Mayence en 1486 (que j'ai citée ici d'après un exemplaire de la Bibliothèque municipale de Grenoble), celle de Spire en 1490 et les deux traductions françaises de Lyon de Nicole Le Huen (28 novembre 1488) et de Jean de Hersin (18 février 1489) : la journée du 20 septembre 1483 est relatée exactement dans les mêmes termes (les auteurs français traduisant *bestiam…unicornem* par « licorne »). Je remercie vivement B. Dansette pour ces précieux renseignements. Cet article était achevé quand j'ai eu connaissance du remarquable livre de F. Timm, *Der Palästina-Pilgerbericht des Bernhard von Breidenbach und die Holzschnitte Erhard Reuwichs. Die* Peregrinatio in terram sanctam *(1486) als Propagandainstrument im Mantel der gelehrten Pilgerschrift*, Stuttgart, Hauswedell, 2006, qui consacre quelques mots au « rhinocéros » (p. 236-237).

38 J'emprunte cette reproduction au site de Br. Faidutti (cf. n. 34).

39 J. MEYERS, « Merveilleux et fantastique dans le récit de voyage : le cas de l'*Evagatorium* de Frère Félix Fabri », dans FR. GINGRAS, FR. LAURENT, FR. LE NAN et J.-R. VALETTE (éd.), *« Furent les merveilles pruvees et les aventures truvees ». Hommages à Francis Dubost*, Paris, Honoré Champion, 2005, p. 439-463.

40 FR. DUBOST, *Aspects fantastiques de la littérature narrative médiévale (XIIème-XIIIème siècles). L'Autre, l'Ailleurs, l'Autrefois*,Genève, Champion, 1991 (cf. en particulier le chap. 6 « Fantastique et merveilleux », p. 126-141).

41 Cf. par ex. sur ce point le chap. II « Voyages et mentalités » et III « Voyage, conte et mythe », dans CL. KAPPLER, *Monstres, démons et merveilles à la fin du Moyen Âge*, Paris, Payot, 1980, p. 45-111.

42 FR. DUBOST, *Aspects fantastiques de la littérature narrative…*, p. 8.

43 Sur la dimension imaginaire du désert, cf. J. LE GOFF, *L'imaginaire médiéval. Essais*, Paris, Gallimard, 1985, p. 59-75..

44 Cf. en particulier *Evagatorium* II, 7, fol. 34A (Masson I, p. 129) : « Je dois avouer, moi-même, que j'ai connu plus de délices dans l'immensité et la stérilité du désert et le spectacle effrayant qu'il offre aux yeux, que je n'en eus jamais au milieu de la fertilité de l'Égypte, sa richesse et sa captivante beauté. »

45 J. VOISENET, *Bestiaire chrétien. L'imagerie animale des auteurs du Haut Moyen Âge (V^{e} – XIe s.)*, Toulouse, Presses universitaires du Mirail, 1994, p. 27-60.

46 Cf. par ex. SAINT JÉRÔME, *Vivre au désert. Paul, Malchus, Hilarion*, Traduit du latin, présenté et annoté par J. Miniac, Grenoble, Jérôme Millon, 1992, p. 30-33

47 Cf. par exemple la miniature dans la *Vita Antonii* du manuscrit de Florence Ms med. palat. 143, Biblioteca Laurenzia (XIVe s.), reproduite par Br. Faidutti dans sa thèse (cf. n. 34).

48 Selon les clercs médiévaux, l'unicorne symbolise en effet l'unité divine et le Christ descendu s'incarner dans le sein d'une vierge pour être capturé par les Juifs et condamné à mort ; cf. J. VOISENET, *Bêtes et Hommes dans le monde médiéval…*, p. 63 et 309.

49 Cf. J. Voisenet, *Bestiaire chrétien*, p. 317, qui cite Raban Maur, *De uniuerso* VII, 8 (Migne, PL, 11, col. 200B) : «

50 La montagne est en effet elle-même un lieu de prédilection de l'imaginaire et du sacré (cf. par ex. à ce sujet, les remarques de Cl. KAPPLER, *Monstres, démons et merveilles…,* p. 35-38).

51 M. TARAYRE, « Regards sur les monstres. Le *Speculum maius* de Vincent de Beauvais », dans FR. GINGRAS, FR. LAURENT, FR. LE NAN et J.-R. VALETTE (éd.), *« Furent les merveilles pruvees et les aventures truvees ». Hommages à Francis Dubost*, Paris, Honoré Champion, 2005, p. 653-672, spéc. p. 660-662.

52 G. LASCAULT, *Le Monstre dans l'art occidental. Un problème esthétique*, Paris, Klincksieck, 1973, p. 220.

53 J. BALTRUSAITIS, *Réveils et prodiges. Le Moyen Âge gothique*, Paris, 1965, p. 263.

54 J'emprunte l'expression à Arnaud Zucker (à propos de la définition de Pline).

55 Comme l'écrit Br. Faidutti : « Les descriptions restent donc succinctes, et si les bestiaires signalent parfois la petite taille de la licorne, symbole de l'humilité du Christ, aucun des textes issus du *Physiologus* ne donne la moindre indication sur la robe de l'animal ou sur l'aspect de sa corne. Il est vrai que, pour la connaissance médiévale, chaque animal se définissait non par un ensemble de caractéristiques le différenciant de tel ou tel autre, mais par une «nature» spécifique et unique. La nature de la licorne était

d'être attirée par les jeunes vierges; son aspect physique n'était pas essentiel, et ne méritait pas que l'on s'y attarde. »

56 Je note, dans A. et Chr. Delacampagne, *Animaux étranges et fabuleux. Un bestiaire fantastique dans l'art*, Citadelles et Mazenod, p. 75-82, que le monde musulman tend aussi à confondre la licorne avec le rhinocéros.

57 J.-Cl. Faucon, « Le truchement, soutien et oppresseur du pèlerin médiéval », dans *Miscellanea Mediaevalia, Mélanges offerts à Philippe Ménard*, Paris, Champion, 1998, T. I, p. 504.

58 Après tout, Félix Fabri a bien vu un éléphant à Venise (*Evagatorium* I, , 2, fol. 38A ; I, p. 128).

59 Br. Faidutti : « Comme il n'y eut jamais de rhinocéros en Palestine, on est tenté aujourd'hui de penser que les auteurs de ce texte sont des observateurs de bonne foi, mais ont tout simplement vu un chameau. »

60 On se souviendra que la licorne biblique n'est aussi qu'une conséquence de la traduction maladroite par *monoceros* en grec et *unicornis* en latin, de l'hébreu « re'em », qui désigne un bœuf sauvage ou un buffle.

61 Mon collègue Georges Devallet, qui connaît bien les lieux, m'a fait remarquer qu'au Sinaï quand l'air est chaud (ce qui devait être le cas un 20 septembre à midi), la vision est comme embrouillée par la chaleur.

62 Après tout, on ne s'en étonnera pas trop si l'on songe que bien des chercheurs modernes, en observant les animaux, n'ont guère vu que ce qu'on leur avait appris à voir. Sur ce point, on lira le livre si stimulant de Vinciane DESPRET, *Quand le loup habitera avec l'agneau*, Paris, Les Empêcheurs de penser en rond, 2002, en particulier le chap. 6 : « Les habitudes des chercheurs et de leurs animaux », p. 131-164.

63 M. DE JAEGHERE, *Le menteur magnifique. Chateaubriand en Grèce*, Paris, Les Belles Lettres, 2006.

64 M. DE JAEGHERE, *Le menteur magnifique*, p. 181-182.

Pour citer cet article

Référence électronique

Jean Meyers, « Le « rhinocéros » de Frère Félix Fabri », *Rursus* [En ligne], 3 | 2008, mis en ligne le 15 février 2008, consulté le 06 mai 2013. URL : http://rursus.revues.org/221 ; DOI : 10.4000/rursus.221

À propos de l'auteur

Jean Meyers
Université Paul-Valéry, Montpellier III

Droits d'auteur

© Tous droits réservés

Résumés

Lors de la traversée du désert vers le Sinaï en 1483, le pèlerin Félix Fabri décrit un « rhinocéros » aperçu en haut d'une montagne. Cependant il fait sa description non d'après nature, mais d'après une savante mosaïque de sources livresques (Pline, Solin, *Physiologus*, Isidore, Raban Maur, Rupert de Saint-Laurent, Albert le Grand, Vincent de Beauvais), qui finit par brosser le portrait de la légendaire licorne. L'article détaille les différentes sources et leur récriture pour montrer comment l'apparition de la licorne dans le récit vise à transmettre au mieux l'émotion et l'admiration que purent ressentir les pèlerins dans le désert en s'imaginant voir un animal fabuleux.

During the crossing of the desert toward the Sinaï in 1483, the pilgrim Felix Fabri describes a « rhinoceros » seen on the top of a mountain. However, he gives a description not from what he saw, but from what he read in different books (Plinius, Solinus, *Physiologus*, Isidorus, Rabanus Maurus, Rupertus Tuitensis, Albertus Magnus, Vincentius Bellovacensis), so that he describes finally the legendary unicorn. This paper explains the book knowlegde of Fabri

and its rewriting to show how the author, by introducing the unicorn in his narrative, tries to convey as much as possible the emotion and admiration felt by the pilgrims thinking they saw a fabulous animal.

Entrées d'index

Mots-clés : Félix Fabri, licorne, pèlerinage, récit, récriture